

246
B 17
UN MOT
SUR LES NOIRS,

A LEURS AMIS.

MESSIEURS,



S'IL est vrai que nos affections s'affoiblissent en proportion qu'elles se communiquent : si même elles ne se portent au loin qu'au préjudice de ce qui nous touche de plus près ; si enfin il est d'observation constante que l'ami de tout le monde n'est véritablement l'ami de personne : le cosmopolisme n'est dans tout homme qu'une vertu de ses lèvres, et les soi-disant amis des Noirs sont déjà jugés.

Ils ne sont pas les amis de leur patrie, puisqu'ils réservent à son préjudice, en faveur d'hommes étrangers, un sentiment d'affection et d'intérêt qu'ils lui doivent tout entier. Ils ne sont pas même les amis des

A

Noirs : car ils doivent sentir combien une doctrine tendante à exciter dans leurs ames l'horreur et l'injustice prétendues de leur maniere d'être corrompt leurs antiques opinions , dissout les liens qui les attachent , leur fait détester leurs devoirs , trouble leur existence , et ne fait plus de cette multitude d'hommes , dont toutes les habitudes étoient fixées par un ordre régulier de choses physiques et morales , qu'un assemblage d'individus que ces innovations tourmentent jusques dans le presentiment fallacieux de la prétendue félicité qu'on leur prépare.

Tous les gouvernemens , Messieurs , offrent des indigenes qui s'élevent toujours contre leur pays. Ses opinions , sa morale , sa religion , sa politique ne sont pas les leurs, dès-lors qu'elles sont les siennes: s'ils sont nés sous une monarchie , ils vantent et veulent le républicisme : s'ils sont nés dans une république , ils célèbrent et veulent le monarchisme. A Tyr , à Sidon , ils auroient écrit que l'objet du gouvernement devoit être la guerre ; à Rome , ils auroient indiqué le commerce ; en Asie , ils auroient plaidé pour le théisme ; et chez nous , ils diroient sans doute que nous devons être athées : et si

par un malheur, dont le ciel seul peut, dans sa colere, punir un pays, ces esprits désapprobateurs s'y insinuent dans les dignités, c'est alors que le premier usage qu'ils font de leur élévation est de réchauffer leurs idées singulieres, de les propager à l'aide de leur surcroît d'importance et de moyens; et dût le bouleversement de l'empire être le fruit amer de leurs funestes innovations, il faut qu'ils les soutiennent, qu'ils les accèdent, qu'ils les fassent réussir.

Ne donnons parmi nous, Messieurs, aucun accès à de tels caracteres.

Pourquoi êtes-vous assemblés, Messieurs? c'est pour faire le bien de votre pays. Que vous demande, dans la détresse qui l'accable, la France, cette France autrefois si resplendissante? elle vous demande, elle vous prescrit de servir de tous vos moyens ses intérêts; elle veut, elle exige de vous que vous l'aimiez, que vous aimiez ses intérêts de l'amour le plus ardent, d'un amour de préférence; elle veut que ses intérêts vous soient plus chers que les intérêts des Anglois, des Américains, des Africains. La France, votre patrie, vous demande-t-elle trop?

Or, il est de son premier intérêt que nous maintenions et la traite et l'esclavage des Noirs, et notre commerce colonial exclusif.

Il est du plus grand intérêt de la France de maintenir la traite et l'esclavage des Noirs; et afin de rassurer d'abord certains esprits sur la légitimité politique et morale de l'esclavage :

Je dis que l'esclavage est, en politique, une institution du droit des gens dérivant d'un état de guerre, qui rend un homme vaincu soumis à un autre homme vainqueur. Du droit de la guerre dérive le droit de la victoire; du droit de la victoire dérive le droit de la conquête des personnes ou des choses; de la conquête de la personne dérive pour le vainqueur le droit de disposer le plus utilement pour soi de son ennemi, comme la guerre donne le droit de le combattre le plus avantageusement. Il y a deux manières connues d'user de la conquête de la personne; la première, de disposer de son ennemi sans autre fruit que celui de s'en délivrer pour toujours. Le calcul et la combinaison des dangers qu'encourroit le vainqueur, en laissant vivre sa conquête, peuvent seuls excuser, chez un peuple policé, ce terrible

moyen : ailleurs et chez les peuples non policés, il faut tuer pour prouver qu'on est vainqueur.

La seconde manière d'user de la conquête de la personne est de disposer de son ennemi d'une façon utile pour le vainqueur, et avantageuse pour le vaincu : c'est de lui conserver la vie à certaines charges. Chez les peuples policés on exige ordinairement alors ou une rançon ou la parole de ne pas servir contre, ce qui, dans ce dernier cas, est tuer indirectement. Chez les peuples non policés on conserve quelquefois la vie au vaincu, à la charge d'en retirer tout service direct ou indirect analogue à ses moyens, à ses forces, et par conséquent aussi à la charge de lui fournir la nourriture ; car qui veut la fin doit bien vouloir les moyens.

Maintenant, je le demande : ne vaut-il pas mieux pour les deux partis que le vaincu existe de cette manière que s'il n'existoit d'aucune ? Eh bien, voilà la cause et l'origine de l'esclavage ! Ainsi, dès qu'un état inévitable de guerre entre des peuples non policés laisse au vainqueur le droit d'user de sa conquête, peut-on blâmer même en morale un peuple policé, qui réprochant par tout

pays chez tout vainqueur, le malheureux droit de tuer le vaincu, intéresse ce vainqueur même à conserver son ennemi? Voilà sous ce premier apperçu l'effet moral et politique de notre traite en Afrique. En Afrique le vainqueur tueroit le vaincu, il en dévoreroit les membres; eh bien, la France, par la traite, intéresse ce vainqueur même à conserver soigneusement le vaincu; nous venons le lui acheter dans l'état physique et moral où il se trouve; et devenant à notre tour intéressés à le conserver, à en retirer permanemment des avantages, le calcul lui-même nous montre que ces avantages seront toujours en proportion des facultés physiques et morales de l'esclave. Dès-lors nous veillons à tout son être; nous alimentons, nous développons ses forces physiques; nous exerçons, nous agrandissons ses facultés morales; son existence nous devient plus chère en raison de nos succès, et les exemples que nous fournissons dans nos colonies, et que nous montrons fréquemment à l'Europe, de Noirs qui sont bons serviteurs, fideles et forts, actifs et intelligens, empêcheront sans doute nos détracteurs de

nous disputer la réalité de nos soins, qui seuls les ont ainsi formés.

Mais, diront les amis des Noirs, l'esclavage est un état contre nature : non ; l'esclavage seroit tout au plus un état hors de la nature ; mais l'esclavage n'est ni contre ni même hors la nature. La nature nous retient nous-mêmes esclaves ; et cet esclavage nous est tellement essentiel, tellement utile, que c'est à cause de lui que sont tous nos mouvemens, toutes nos pensées, toutes nos affections, tous nos desirs ; que c'est à lui que nous sacrifions tout. Quelle servitude plus marquée, plus sentie, que celle que nous impose à chaque instant la nature par l'empire suprême de ses loix ? Que l'homme fasse un retour réfléchi sur sa manière d'être avec la nature. Il se verra sans cesse commandé, asservi par elle, toujours dépendant et soumis envers elle. N'exagérons donc pas nos maux et ceux de notre société politique pour avoir l'insipide avantage de calomnier nos sentimens et nos institutions. L'esclavage fût-il même un état contre nature, qu'importe, si la nature elle-même devient intéressée à le maintenir. L'économie politique est aussi un état contre nature. Il est contre la nature que

je consente à me soumettre à un autre qu'à moi, à obéir à un autre qu'à moi; il est contre la nature que j'emploie mes soins, mes veilles et ma vie même pour un autre que moi; il est contre la nature que la politique m'impose la condition de lui donner une portion du fruit de mes labeurs si je veux jouir de l'autre, car le tout est à moi... et je devrois jouir de tout ce qui est à moi, et néanmoins j'obéis servilement à la politique, je lui donne et mes soins et mes veilles, et la portion qu'elle exige du produit de mes labeurs, et la nature et la politique et moi-même nous trouvons bien de cet accord, et nous convenons tous que tout est assez bien pour le tout. Voilà les idées élémentaires qu'il faut prendre sur la traite et l'esclavage des Noirs, sans être détournés par l'histoire et le récit des abus. Car où n'y en a-t-il pas, et les meilleures institutions en sont-elles exemptes?

Mais la traite fût-elle condamnée par la nature, la nécessité, l'impérieuse nécessité ne pourroit pas en suivre les loix. La nécessité d'entretenir les organes vitaux de la société actuelle, en mettant à profit dans nos colonies les dons privilégiés que l'au-

teur même de la nature y offre au travail , nous impose l'indispensable obligation de faire cultiver nos fonds coloniaux par des bras africains. Il n'est pas de blanc qui , sous un climat aussi chaud , puisse sans bientôt périr , ajouter à l'effet destructeur que la chaleur produit déjà sur lui l'effet bien plus anéantissant encore du travail des bras. Tout le monde est convaincu de cette grande vérité ; l'expérience la plus multipliée est si fort d'accord avec les inductions locales , qu'il est inutile de s'appesantir sur cette considération. La traite qui seule nous procure et renouvelle ces bras est donc encore justifiée.

Les soi-disant amis des Noirs , non contents de combattre la traite , combattent encore l'esclavage des Noirs dans nos colonies.

Mais puisque ces amis des Noirs doivent convenir que nos terres coloniales ne peuvent être cultivées que par des bras africains , quel caractere veulent-ils que la politique et la colonie imprimant à ces hommes nécessaires , et sous quel rapport prétendent-ils qu'on doive les considérer ? Les amis des Noirs veulent et prétendent qu'il faut les reconnoître libres et les sa-

larier en raison de leurs travaux. Les Noirs libres dans nos colonies ! nos colonies seroient bientôt à eux, car il y a cinq Noirs pour un blanc. Eh ! à quelles dispendieuses précautions de prudence, de force, et d'état perpétuel de surveillance offensive ou défensive la politique ne seroit-elle pas obligée de s'asservir et d'asservir nos freres colons ? Les Noirs salariés dans nos colonies en raison de leurs travaux ! Mais par une combinaison qui est assez dans la nature, comme elle est dans l'observation et l'expérience en Europe, l'homme de travail calcule son travail avec son salaire, son salaire avec ses besoins ; et bientôt nos colons ne retireroient aucun service de ces Noirs.

Les seuls premiers besoins intéressent cette classe, et ils les satisfont de peu. Si ce salaire étoit modique, toujours les Noirs en auroient-ils assez pour satisfaire à leurs modiques besoins : et dès-lors on ne verroit résulter, entre la masse de terrain à cultiver et celle cultivée, qu'une disproportion funeste aux colons, funeste à la France. Si, au contraire, dans les vues d'exciter leur activité par la cupidité, ce salaire étoit considérable, on n'en favoriseroit que plus la paresse naturelle des Noirs,

et on ne leur donneroit que de plus grands moyens de fournir avec plus d'aisance à leurs besoins , ce qui diminueroit encore la masse cultivée. Que ne m'est-il permis ici de citer des exemples très-analogues que nous avons tous les jours sous les yeux ! nous nous contenterons d'inviter à observer en philosophe politique , les rapports qu'ont avec la masse de notre culture en France , les modiques et les forts salaires , suivant les différentes localités. Et je prie de se souvenir que les Noirs supportent bien mieux les privations , que tout ce que produit naturellement la terre peut leur servir de nourriture , et qu'étant encore moins portés vers la vie active , et sur tout bien moins prévoyans de l'avenir , ils sauront toujours mettre plus rigoureusement en mesure leur travail et leur salaire du jour avec leurs besoins du jour.

Que les soi-disant amis des Noirs n'opposent, pas pour dernière objection, qu'un peuple qui consacre l'esclavage est dès lors avili et corrompu. Les François avilis parce qu'ils auroient des esclaves ! oserions-nous, Messieurs, prétendre à être plus vertueux que des Spartiates ! Eh bien, Sparte

ent des esclaves Oserions-nous prétendre à plus de grandeur d'ame que les premiers Romains ! eh bien , Rome eut des esclaves. Ah ! sans nous livrer à la poursuite d'aucuns excès , car la vertu les condamne même pour elle , contentons-nous d'imiter fidèlement ces grands, ces magnifiques modèles, et soyons sûrs que nous aurons fait pour la patrie, pour la vertu et pour notre propre honneur, tout ce que nous devons et pouvions faire.

Il y eut aussi à Rome, du tems de Cicéron, des soi-disans amis des esclaves. Il faut voir dans l'un de ses ouvrages avec quel mépris et quelle indignation ce philosophe repoussa leurs ridicules élégies. » Vous vous récriez, (1) leur dit-il, contre cet esclavage, et vous ne vous êtes pas encore élevés contre l'esclavage de l'ambition, contre l'esclavage de la cupidité, contre l'esclavage de la crainte. Voilà le plus terrible, le plus funeste des esclavages. L'esclave peut être un bon serviteur ; mais l'homme libre qui sera ambitieux, avide, livré à ses passions, ne peut jamais l'être ». En effet, si le corps du

(1) Cicér. liv. 6 des paradoxes.

Noir est esclave, son esprit et son cœur ne le sont pas ; il conserve donc toute la dignité de l'homme dans ses plus nobles facultés, et s'il en use convenablement, alors, dit Bion (1), un bon esclave est toujours libre; car il veut toujours faire ce qu'il doit, et toujours il le peut. Il n'y a que le mauvais esclave qui ne soit pas libre. Or, dans toute société, ne prive-t-on pas de sa liberté le méchant ? Eh ! pourquoi demandet-on, Messieurs, la liberté pour les Noirs de nos colonies ! Veut-on qu'ils puissent aspirer à être un jour des électeurs, des éligibles, des commandans de milices coloniales, des tribuns d'un peuple noir. En les tenant jusques à présent privés de ces avantages, estime-t-on ce préjudice assez grand que pour le réparer, il nous faille changer nos opinions, nos mœurs, nos institutions ? ne suffit-il pas que ce Noir puisse être rendu un honnête homme ; ne trouvez vous pas assez grand, assez civique ce caractère que vous lui offrez à acquérir ? Et que desireriez-vous faire de plus des deux tiers et demi des hommes libres de notre France ?

(1) Lib. de servitute.

Je ne dis rien ici des abus de toute es-
pece dont les prétendus amis des Noirs font
une peinture peut-être trop exagérée ; ces
abus fussent-ils tous réels, il ne faut pas les
confondre avec la chose, si l'on veut ap-
porter dans la discussion un esprit d'ordre.
Car que diroient les rhéteurs et les savans,
si l'on attaquoit les sciences et l'éloquence
par les criminels abus qu'ils en ont fait ?
Il est de toute justice de remédier à tous
les abus qui existent à cet égard dans les
colonies, et je demande sur-tout une sage
modération dans les peines infligées aux
esclaves. L'humanité a toujours par-tout le
droit de faire entendre sa voix. Mais pour
donner même à ce sentiment ses limites,
car la vertu elle-même en a, entendons sur
ce sujet le judicieux Platon (1), » ne punis-
sez pas, dit-il, votre esclave de la maniere
dont vous puniriez un homme libre. L'es-
clave est moins sensible, et bientôt vous le
rendriez mou et efféminé. Que votre lan-
gage avec lui soit toujours celui du com-
mandement; ne participez jamais à ses jeux,
que jamais il ne participe aux vôtres ; tenez
en tout et par-tout, envers lui, votre rang

(1) Plat. de leg. lib. 60.

de maître ; car sans ces précautions , bientôt il vous seroit plus difficile de lui commander , et à lui de vous obéir. Soyez toujours juste envers lui , et n'oubliez jamais que sa nourriture est sa récompense ».

Il reste à prouver la nécessité de maintenir exclusivement notre commerce colonial. Epargnons - nous les discussions toujours dangereuses dans les affaires de famille ; et disons seulement aux loyaux et braves colons : le commerce ressemble à un grand et magnifique fleuve , dont les eaux roulent sur toutes ses rives l'or et l'abondance , en même tems qu'elles les fertilisent. Ses branches sont ces flots qui , formant autant de superbes cascades, en reçoivent et lui rendent tour-à-tour les eaux qui les ont créées, qui les entretiennent et qui l'embellissent lui-même. Alors , le plus léger détour de leur part nuiroit bientôt à sa générosité , et privées d'un secours qu'elles mêmes auroient épuisé, ou bien elles perdroient à jamais dans une obscurité funeste leur mouvement et leur éclat, ou bien elles seroient réduites à implorer d'autres fleuves voisins une nouvelle vie qui n'animeroit que leurs regrets.

Braves et généreux colons, la France est pour vous ce fleuve ; vous êtes pour elle ces flots et ces cascades. C'est à elle que vous devez votre existence et votre éclat. Elle vous demande aujourd'hui de vous garantir de tout écart, et de ne recevoir que d'elle, et de ne rendre qu'à elle les eaux avec lesquelles elle vous a formés et embellis. Projetez vous même ce que vous croyez juste et convenable à cet égard ; notre amour et notre intérêt réciproques, même vos sentimens de reconnoissance, nous font présumer ce projet de votre part juste pour nous tous, utile à nous tous, alors nous l'accepterons, et calmant ainsi bientôt les sollicitudes que vous donnez involontairement à votre mere-patrie, nous continuerons avec une confiance réciproque à faire directement entre nous, le juste échange de nos productions mutuelles ; nous, nous y ajouterons toujours les chefs-d'œuvre de notre goût, de nos arts, ces vrais charmes de la vie que vous demanderiez vainement ailleurs. C'est par ce sage concert que nous avons toujours prospéré ensemble, et c'est ainsi que nous prospérerions encore.